



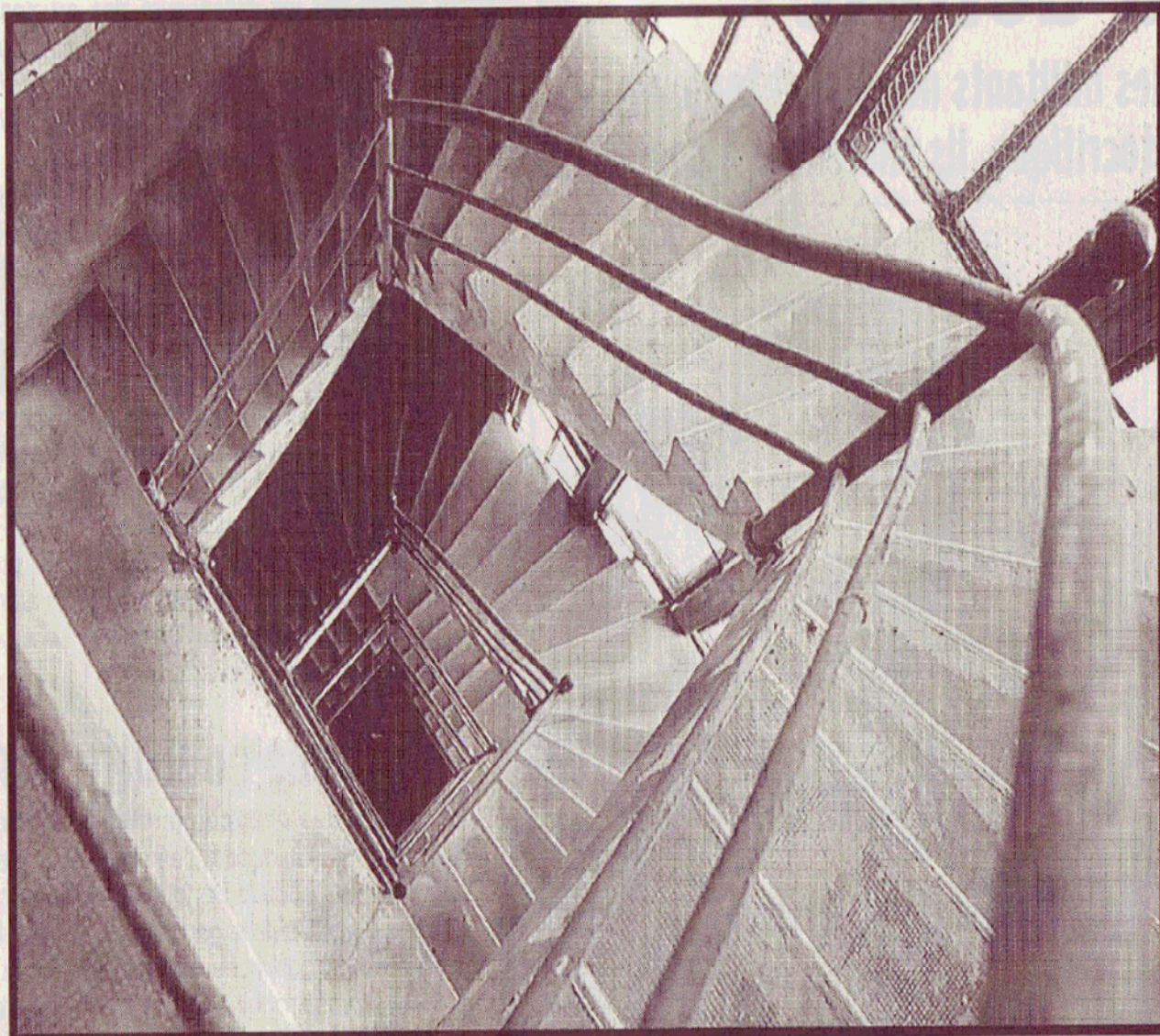
L'usine Job aux Sept-Dormiers
ph. E. Grimaud

p.8-9

Job : le 13 avril, c'est vraiment fini

TOUT TOULOUSE

L'empreinte industrielle laissée par Job sur Toulouse



L'escalier de la
« tour » de l'usine
des Sept-Deniers.

● ph. E. Grimault

TOUT TOULOUSE

C'est la fin de Job à Toulouse. Une page du patrimoine industriel de la commune se tourne définitivement.

Arrivée en 1838 dans cette ville, l'entreprise ferme le 13 avril son dernier site industriel, celui des Sept-Deniers. Après des années de remous, de scandales financiers et de luttes sociales. Née à Perpignan chez le boulanger Jean Bardou qui a l'idée de vendre les premières feuilles de papier à rouler

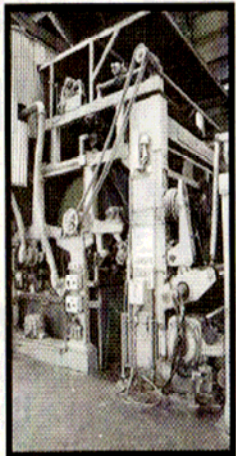
prédécoupées, la société Job devient un groupe international dans le secteur du papier et du tabac.

Des usines installées à Londres, Bruxelles, Genève, Bastia fabriquent des cigarettes. Celle d'Alger qui approvisionne l'Indochine, les Antilles et de nombreux pays africains, se lance dans la culture du tabac, notamment au Tchad. L'activité papetière, dont une partie des services administratifs est

localisée à Paris, est uniquement française, à Thonon-les-Bains, Angers, Perpignan, près de Saint-Girons en Ariège et dans l'agglomération toulousaine. On trouve Job à Colomiers avec une de ses filiales dans le carton, sur le boulevard de la Marquette, aux Sept-Deniers, dans le quartier des Chalets et sur le boulevard de Strasbourg. Les deux hôtels particuliers situés aux numéros 72 - les Toulousains

l'appellent l'immeuble Job - et 76 du boulevard de Strasbourg, attestent de la fortune des propriétaires successifs ou des directeurs de ce groupe. Et de leur importance dans la vie sociale de la ville au début du siècle dernier. L'histoire industrielle de Job se lit dans le patrimoine architectural de la ville. Comme au temps du pastel, le faste en moins.

Ginette Toulet



Une usine dans le style années 30

L'usine des Sept-Deniers est le dernier bastion du groupe Job à Toulouse. Installée en 1931 sur des terrains inondables - la Garonne n'était pas endiguée - et en plein champ, construite sur les plans de Pierre Thuriès, l'architecte, entre autres, du cinéma Gaumont et de l'observatoire du Pic du Midi, elle est très représentative de l'architecture industrielle des années 30.

La machine à papier de dimension moderne localisée jusque-là boulevard de la Marquette à Toulouse fut transférée dans l'immense bâtiment de 7 500 m² où elle avait l'air totalement perdue, se souviennent les anciens ouvriers de Job. Mais les responsables de l'entreprise avaient des ambitions pour ce site industriel.

Deuxième entreprise de production de Job dans Midi-Pyrénées - après celui de la Moulasse près de Saint-Girons - il était destiné à la fabrication des livrets car-

tonnés surmontés du sigle JOB imprimé en lettres dorées. Des carnets noirs, teintés avec du noir de fumée dont les ouvriers se souviennent encore, et qui étaient destinés aux mineurs - Mucha en présente un sur une affiche - ont été fabriqués jusque dans les années 50-55.

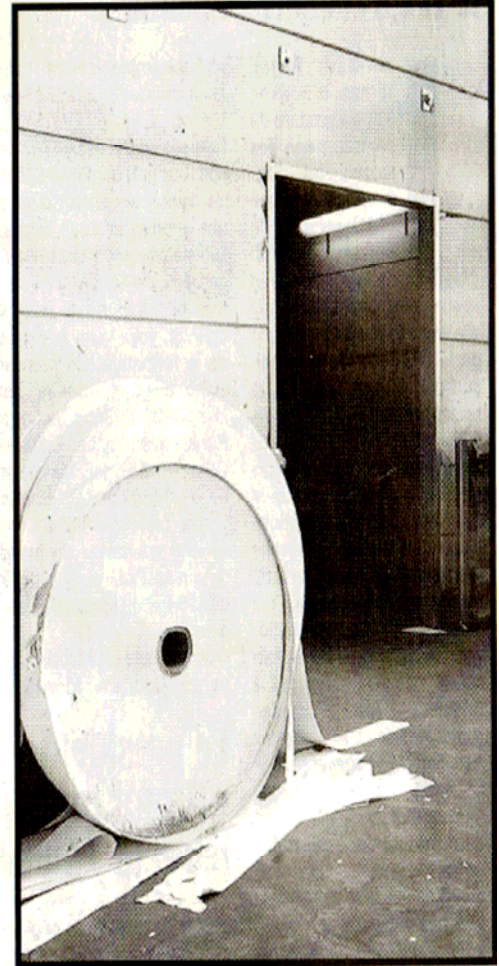
Les Sept-Deniers teintèrent couleur mais des feuilles qui n'en avaient nullement le goût et, jusque dans les années 70-80, en parfument d'autres à la réglisse, à la menthe, à l'orange et à l'abricot. Vendues sur les marchés extérieurs, en particulier dans les pays anglo-saxons, elles étaient appréciées, dit-on, par les fumeurs de plantes en tout genre.

Le papier bleu des étuis à cigarettes - celles de « Troupe » et la Gauloise - fit tourner à plein régime les machines du site jusqu'en 1970. Il colora même, dans ces années-là, avant la construction du bas-

sin de décantation, les eaux de la Garonne, sans aucun danger pour les poissons, les colorants étant végétaux. C'était le samedi soir, jour de lavage des cuves.

En 1960, l'entreprise aux dimensions artisanales - elle comptait cent emplois - passe à l'ère industrielle grâce à une transformation totale de l'outil industriel. Une chaîne de fabrication, encore au top de la technologie aujourd'hui mais aux capacités actuellement limitées, fut construite sur mesure - « du cousu main », disent les anciens - pour répondre aux besoins des clients. L'entreprise passait au papier couché classique haut de gamme qui allait lui valoir une réputation mondiale.

Le travail le dimanche fut instauré, ce qui déclencha un vif mouvement de revendications. Il se termina par le doublement du salaire ce jour-là. Dix ans après, en 1970, l'usine affichait quatre cents emplois.



TOUT TOULOUSE

Un classique prisé par le poisson

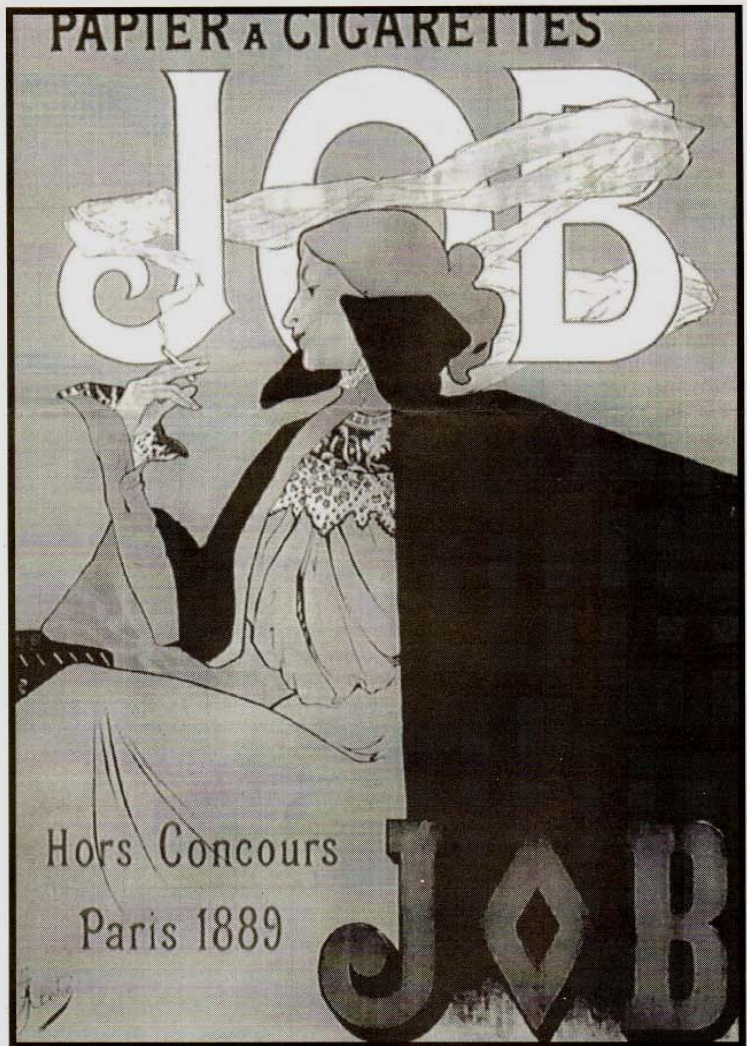
« Ici on ne fait pas du papier, mais du Job », affirmaient les salariés du site. Orgueil professionnel pour un papier couché classique haut de gamme qui, à partir des années 60, donne une nouvelle dimension à ce site industriel. Ce couché-là n'était pas un produit nouveau dans l'entreprise. « On a toujours fait du couché classique ici, » précise Pierre Troc, technicien papetier, aujourd'hui à la retraite et figure emblématique de cette entreprise.

Le couché classique était déjà utilisé en particulier pour le papier bleu des étuis à cigarettes. Grâce à l'équipement nouveau et à un encadrement technique de grande qualité venu de l'usine de la Moulasse en Ariège, Job devient une entreprise de luxe. Son couché classique haut de gamme - le dernier de ce type fabriqué en France - est décliné en six versions qui vont du mat blanc au papier mince brillant en

passant par le mat ivoire, le mat matilliant, le double et le simple face.

Les commandes arrivent. La Bibliothèque nationale, les musées nationaux de France et d'Europe - le Louvre à Paris, le Prado à Madrid - font imprimer le catalogue de leurs expositions sur du Job. Sur ce couché classique très apprécié des imprimeurs, les œuvres de maîtres sont particulièrement mises en valeur. Tout comme les bijoux qui prennent un éclat particulier présentés sur ce papier. Ferrari, Guerlain, le Salon de l'auto l'utilisent pour leurs catalogues.

Les poissons de la Garonne, encore eux, l'apprécient aussi, à leur manière. Ils venaient s'alimenter aux rejets de caséine - elle servait de liant entre le support et le couchage - que Job déversait dans la Garonne, sans aucun risque pour le fleuve. Et pour le plus grand bonheur des pêcheurs.



Une affiche de Jane Atché, affichiste toulousaine de la fin du siècle dernier.

● D. R.

repère

Les marques

L'Allemand Scheufelen est aujourd'hui propriétaire de la dizaine de marques de papier couché classique haut de gamme Job déposées dans le monde entier. Un titre de propriété contesté et qui fait l'objet d'une procédure judiciaire dont l'issue n'interviendra pas avant des années, selon le liquidateur, Me Benoît. Contrairement à une idée reçue, la marque Job n'est pas accueillie les bras ouverts dans le monde entier. C'est ainsi que, dans les pays anglo-saxons, Job évoque davantage les petits boulots qu'un papier couché classique haut de gamme. D'où la création de la marque Parilux, contraction de Paris et luxe.

Le papier à rouler les cigarettes

En 1838, l'arrivée du premier papier à cigarettes Job constitue une véritable innovation industrielle et commerciale. Jusque-là, les fumeurs achetaient, importées d'Espagne, des feuilles grand format, d'un papier rugueux et épais dont la découpe était peu commode.

A Perpignan, le boulanger Jean Bardou a l'idée de les vendre prédécoupées, présentées dans un petit étui cartonné. Les cahiers Job sont créés. Ce fut le succès.

Jean Bardou inscrit son nom sur ces petits livrets. Il choisit ses initiales - J.B. - séparées par une étoile, remplacée successivement, au fil des années, par un écusson, puis

un losange dont on dit qu'il est celui des armes de Perpignan.

L'histoire veut que le public ait pensé qu'il s'agissait d'un O. Ainsi serait né JOB. Un « sigle » puis une marque que Jean Bardou déposera pour se protéger des nombreuses contrefaçons qui arrivent sur le marché. Elles témoignent du succès de ce nouveau produit.

En 1842, tout le monde parle du papier Job. Les usines de Perpignan se développent. Bardou fait construire une magnifique hôtel dans cette ville.

Au départ, le Perpignanaise achète lui-même les feuilles grand format et les fait décou-

per. C'est du façonnage. La fabrication arrivera en 1875. C'est Pierre Bardou - le fils du boulanger qui a succédé à son père à la mort de ce dernier - associé à Zacharie Pauilhac, un Tarn-et-Garonnais, qui prend cette décision. Les petites feuilles à rouler sont fabriquées à partir de vieux chiffons, de tissu de lin et de chanvre. Le bois est absent de ce produit.

Pierre Bardou fait construire en Ariège, près de Saint-Girons, l'usine de la Moulasse dont les turbines sont actionnées par les eaux du Salat, avant d'être alimentées par l'électricité produite, dès 1893, par l'usine hydroélectrique construite à deux

kilomètres du site industriel. Ce sera une première dans les Pyrénées, en matière de transport de l'énergie électrique.

En 1920, la société Job - elle porte ce nom depuis 1913 seulement - décide de créer à Toulouse des ateliers et des équipements dans les locaux de la rue Claire-Pauilhac destinés à l'assemblage des petits cahiers dont les papiers à rouler sont fabriqués à la Moulasse. On achète encore le carton pour confectionner les livrets.

En 1931, la société décide de passer à la fabrication de ces étuis. Son directeur, Jules Marsan, fait construire l'usine des Sept-Deniers.

1986, le groupe éclate

Job disparaît du patrimoine industriel toulousain. Mais des produits Job existent toujours. Le fumeur trouve encore chez son buraliste le livret de feuilles prédécoupées.

Des sites industriels de l'ancien groupe sont en activité. Ils ont seulement changé de propriétaire, résultat du rachat, en 1986, de Job par Bolloré-Technologie. Un rachat qui sonne le démantèlement du groupe papetier.

Bolloré vend de très nombreux actifs : l'usine de La Moulasse en Ariège, aujourd'hui sous contrôle anglo-américain, qui fabrique les papiers à rouler ; les immeubles du boulevard de Strasbourg à Toulouse ; l'entrepôt de La Marquette ; les bâtiments de la rue Claire-Pauilhac ; les immeubles parisiens ; l'usine d'Angers. Il conserve Perpignan où sont conditionnés les livrets cartonnés.

Le site appartient encore aujourd'hui à son groupe. Il garde momentanément, les Sept-Deniers, grandement fragilisés dès lors qu'ils ne sont plus adossés à un groupe.

Les salariés le savent. Ils ne cesseront, ces derniers mois, de demander un repreneur issu d'un groupe papetier. La dégringolade industrielle a commencé. Bolloré revend ensuite les Sept-Deniers à Gecco qui les cède à l'allemand Scheufelen lequel dépose le bilan quelques mois après la reprise. La liquidation judiciaire sera prononcée le 7 février.



L'hôtel Pauilhac-Marsan

L'hôtel Pauilhac-Marsan situé 72, boulevard de Strasbourg compte dans le patrimoine architectural toulousain du XIXe siècle. Fort bien conservé mais peu connu des Toulousains, il fait partie des belles demeures et hôtels particuliers.

Les guides conférencières de l'association de l'Histoire de l'art à Toulouse (Atha) ne manquent pas de l'inscrire à leur programme. En haut de la façade, on peut voir, gravé dans la pierre - signe incontestable de richesse à cette époque dans cette ville de briques - le logo de Job très évident, ce qui en dit long sur l'importance sociale reconnue ou autoproclamée des familles Job-Pauilhac-Marsan dans la ville. Gendre de

constructeur de l'usine des Sept-Deniers.

Au-dessus du porche d'entrée, un médaillon, en pierre lui aussi, porte les initiales entrelacées de Claire Pauilhac (CP), dame bienfaitrice de la ville, l'épouse d'un des membres de la famille Pauilhac, l'associé de Jean Bardou. Dans les années 30, cet hôtel construit en partie en 1860 et agrandi en 1898 - il se prolongeait jusqu'à la rue Roquelaine à l'emplacement de l'actuel centre régional de documentation pédagogique - était un salon littéraire fréquenté par les membres de la bonne société toulousaine. Au numéro 76 de ce boulevard, un deuxième hôtel fut construit en 1910 par Calvet, un des directeurs de l'usine Job des Sept-Deniers.

Ci-dessus, le site des Sept-Deniers.
Ci-dessous, le deuxième hôtel, au 76 boulevard de Strasbourg. ● ph. E. Grimaud



La plaque de la rue Job (où il n'y a d'ailleurs jamais eu d'usine), près de la rue de la Concorde, est souvent dérobée...

● ph. E. Grimault



Trois rues, quartier des Chalets

Située près de la rue de la Concorde, la rue Job (dont les plaques sont régulièrement volées) n'a jamais hébergé un site de l'usine papetière toulousaine. Contrairement à une assimilation d'autant plus facile à faire qu'elle est très proche des terrains sur lesquels s'installèrent les premiers ateliers de Job. Une explication est avancée par des anciens des Sept-Deniers. Les dirigeants de Job auraient participé au financement de la soupe populaire servie en 1936 aux Toulousains. D'où l'inscription « *Job, bienfaiteur de la ville* » sur la plaque de la rue. Très proche de la rue Job, la rue Claire-Pauilhac porte le nom de l'épouse de Zacharie Pauilhac, associé de Jean Bardou, le boulanger de Perpignan créateur du papier à cigarette pré-découpé. Cette plaque destinée à rendre hommage à une femme qualifiée de « *bonne fée de l'ouvrier malade* », témoigne surtout de la présence dans cette rue, naguère baptisée Lazare, des premières installations de Job à Toulouse. C'est dans ce quartier - aujourd'hui des Chalets - que s'ouvre en 1838 le premier magasin d'expédition

dans toute la France des boîtes de cahiers qui proviennent de l'usine de Perpignan. Les travaux de façonnage des livrets cartonnés - le carton étant acheté à l'extérieur - sont réalisés dans ces ateliers qui, dès 1920, prennent une réelle extension.

Au point que l'entreprise Job doit acheter des immeubles voisins. Une partie de la fabrication des filtres de cigarettes est réalisée dans cette usine. Elle ferme ses portes en 1972, après avoir employé jusqu'à 150 personnes.

Le numéro 4 de la rue de la Concorde est aussi lié à l'histoire de Job. « *En fait c'est là que tout commence,* » explique Annie Noé-Dufour du service de l'inventaire. Très exactement dans le gymnase Léotard, célèbre à l'époque dans l'Europe entière en raison d'un numéro de trapèze volant mis au point par Jules Léotard, ce qui lui vaudra d'être engagé par le cirque Napoléon, le futur cirque d'Hiver, avant de devenir la coqueluche de Paris à qui on dédie des polkas et dont on copie les cravates et les chapeaux « *à la Léotard* ». Le gymnase et la maison d'habitation sont vendues en 1888 à la famille Pauilhac.